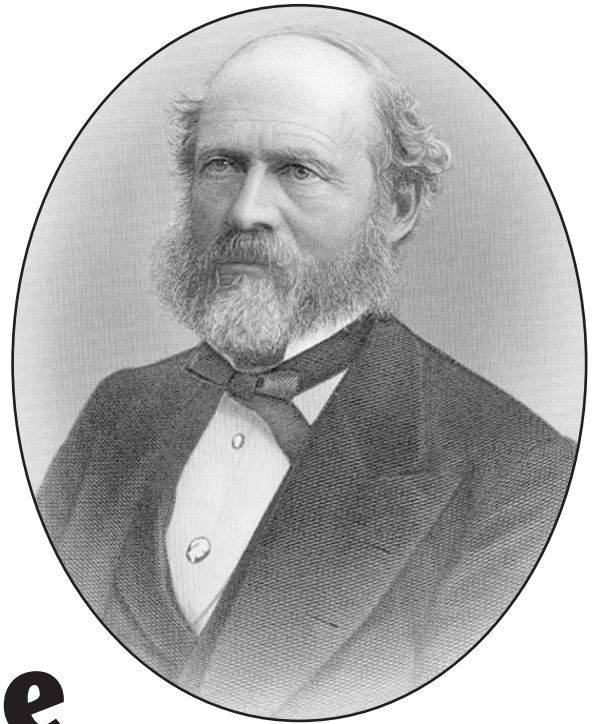


Lewis Henry Morgan : les racines racistes de l'anthropologie



Lewis Henry Morgan, le fondateur américain de l'anthropologie culturelle, estimait que l'évolution sociale et technologique est progressive. Si certaines sociétés, selon lui, ont développé des institutions sociales et familiales supérieures, c'est en raison de leur fonds racial. Il en déduit qu'il n'est pas bon de vouloir changer ou améliorer les races inférieures, car elles n'y sont pas aptes mentalement et qu'elles doivent se développer suivant leur propre rythme. Et de conclure que ce sont les races supérieures qui doivent empêcher les races inférieures de perdre leurs habitudes primitives.



PAUL GLUMAZ

Commençons cette histoire avec le fondateur américain de l'anthropologie culturelle, Lewis Henry Morgan. Lewis Henry est né dans l'Etat de New York en 1818. Dans les années 1840, il est avocat et activiste franc-maçon. Il crée une loge spéciale ainsi qu'un rite pour les jeunes maçons de la région, appelé en anglais « *inindianation* ». La jeunesse locale devait s'habiller en Indiens, était initiée en tant que guerriers et devait essayer le feu, le tout sous les auspices de la loge maçonnique locale. Pendant toute cette période, Morgan correspond avec l'historien Henry Schoolcraft. Celui-ci est l'associé d'Albert Gallatin qui, à cette époque, dirige l'Historical Society de New York.

Gallatin, issu de la noblesse suisse, fut secrétaire au Trésor sous Thomas Jefferson et, comme l'attestent de nombreux documents ¹, il trahit la jeune république des Etats-Unis au début des années 1800 en menant sa subversion économique. C'est ce même Gallatin qui passa les quinze dernières années de sa vie à essayer d'esquisser l'identité historique des Américains d'avant Christophe Colomb. Il chercha par tous moyens à établir que ceux-ci étaient exclusivement d'origine asiatique ou sibérienne. En d'autres termes,

↳ tous les Américains précolombiens seraient issus de migrations par voie terrestre, depuis la Sibérie à travers l'Alaska, jusqu'au reste du continent américain.

Bien qu'elle ait subi depuis quelques modifications, cette représentation est encore celle qui prévaut aujourd'hui en anthropologie. L'orthodoxie acceptée en ce domaine est que ces migrations sibériennes auraient commencé il y a 12 000 à 16 000 ans. Avant cela, il n'y aurait pas eu d'occupation humaine de l'Amérique.

Ce qu'Albert Gallatin cherche à démontrer par la linguistique, Lewis Henry Morgan va le faire à travers l'étude de la parenté et des structures familiales.

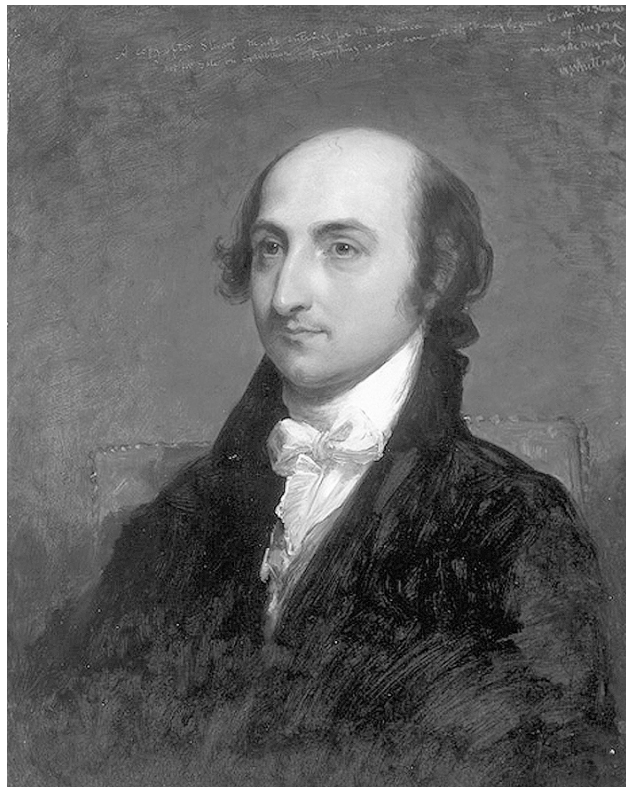
Pourquoi cette thèse d'une migration sibérienne exclusive serait si importante du point de vue de quelqu'un comme Gallatin, impliqué dans la subversion des Etats-Unis ? Eh bien la raison tient en un mot : le racisme.

Cette thèse avait comme objectif principal d'induire en Amérique un point de vue profondément raciste, justifiant entre autres un traitement très brutal des descendants des Précolombiens. Cela, nous le concevons, n'est pas tout de suite évident pour le lecteur, mais quand cette idée des origines exclusivement asiatiques est combinée aux conceptions encore répandues de l'évolution sociale, on a les éléments essentiels d'une vision du monde très raciste. Cette vision refuse d'accorder une identité humaine universelle aux descendants des Amérindiens et, par extension, aux descendants des dernières migrations européennes.

On connaît et l'on étudie mieux aujourd'hui le racisme engendré par l'esclavage des Africains, tel qu'il affecte actuellement la société américaine. Le racisme créé par l'anthropologie est, lui, plus insidieux, plus répandu, moins compris et pas étudié.

Ce qui suit est un résumé de ce processus, utilisant comme point de référence les travaux de Lewis Henry Morgan.

La question clé réside dans la façon dont les sociétés évoluent culturellement, technologiquement et économiquement. L'idée raciste consiste à affirmer que ces sociétés évoluent à travers des améliorations progressives diffusées lentement d'un



Albert Gallatin (1761-1849), le financier suisse, passa ses jeunes années à subvertir la jeune république américaine et le reste de sa vie à inventer une idéologie des origines sibériennes des Indiens d'Amérique.

individu ou d'un groupe vers un autre. De ce point de vue, l'évolution sociale est progressive et il y a une transition progressive des sociétés de chasse et de cueillette vers la société industrielle moderne.

Ces changements surviendraient à travers des inventions et des innovations accidentelles et fortuites s'accumulant sur de longues périodes. Certaines sociétés réussiraient mieux que d'autres ce processus et ce serait également le cas de certains groupes raciaux. On trouve la première discussion de Morgan sur cette question dans son ouvrage *The League of the Iroquois* [La société des Iroquois], sa monographie sur ce peuple indien. Dans ce document, puis plus tard dans d'autres écrits, Morgan développe certaines des théories suivantes, formulées aussi et plus en profondeur par d'autres anthropologues en Grande-Bretagne :

1. L'évolution sociale et technologique est progressive.

2. Toutes les sociétés ne se développent pas au même rythme.

2. Certaines sociétés sont supérieures en raison de leur fonds racial et, de ce fait, ont développé des institutions sociales et familiales supérieures.

3. Il n'est pas bon de vouloir changer ou améliorer les races inférieures, car elles n'y sont pas aptes menta-

lement. Elles doivent se développer suivant leur propre rythme.

4. Les empêcher de perdre leurs habitudes primitives est à la charge des races supérieures.

5. Le développement de la supériorité de l'Amérique, en tant que nation industrielle, ne repose pas sur l'héritage culturel profond des renaissances antérieures grecque, arabe, chinoise et européenne, ni de l'industrie ou de la liberté républicaine de son peuple, mais plutôt d'un mélange particulier de traits raciaux anglo-saxons et d'institutions familiales supérieures.

Et voilà ce qu'écrit Morgan : « *La famille aryenne représente le courant central du progrès humain, parce qu'elle a prouvé sa supériorité intrinsèque en assumant progressivement le contrôle de la Terre. [...] La passion du Peau-Rouge pour la chasse s'est avérée être un principe trop profondément élaboré pour être contrôlé par les efforts de la Loi. [...] La conséquence de ce principe puissant a été d'enchaîner les tribus d'Amérique du Nord à leur état primitif. [...] Nous avons ici la véritable raison pour laquelle le Peau-Rouge ne s'est jamais développé, ni ne pourra jamais s'élever au-dessus de son niveau actuel. [...] A ce point, le trait particulier du caractère du Peau-Rouge laisse entendre en lui-même, qu'il n'a jamais senti le pouvoir*

du gain. Cette grande passion qu'a l'homme civilisé n'a jamais effleuré l'esprit indien. C'était certainement la grande raison pour la perpétuation de sa condition de chasseur, car le désir du gain est l'une des manifestations précoces de l'esprit de progrès. En un mot, ce désir a civilisé notre race. »²

Les explications de Morgan par rapport à la réussite du changement social et du développement économique se réduisent à deux facteurs : les caractéristiques raciales et la cupidité. Selon lui, une société est moins développée économiquement quand elle manque d'instinct de cupidité. Elle est génétiquement inférieure, probablement à cause de ce manque. Malheureusement, aujourd'hui, un grand nombre d'Américains supposent sans réfléchir qu'il s'agit de la cause de la disparité des niveaux de vie entre les Etats-Unis et le tiers monde.

Qui sommes-nous ?

Malgré les théories de Morgan, de Gallatin et de leurs homologues britanniques, il y a de nombreuses preuves qui ont échappé à la suppression de sources archéologiques ou autres, démontrant que des civilisations urbaines et agricoles d'une grande portée ont existé à différentes époques et différents lieux en Amérique précolombienne. Parce qu'il considérait de telles preuves comme une menace envers ses vues racistes, Morgan passa la plupart du reste de sa vie à essayer de démontrer, avec l'aide de l'archéologue Adolph Brandelier, que ces vestiges urbains ne provenaient pas de sociétés développées.

On doit dire davantage au sujet des origines exclusivement sibériennes des premiers Américains. Présenter une autre explication ouvre une boîte de Pandore de questions qui remettent profondément en cause la façon dont on enseigne habituellement dans les universités la préhistoire et les origines des civilisations. Comment les Américains précolombiens ont-ils abouti là ? Est-ce qu'ils y étaient depuis le début ? Qu'en est-il des voyages transocéaniques par les peuples de la mer ? Ou des migrations maritimes depuis l'Asie ? Depuis l'Afrique ? Depuis la péninsule ibérique et la Méditerranée ? Depuis l'Europe du Nord et la Scandinavie ?



Il existe beaucoup de preuves de l'existence d'anciennes cultures en Amérique avant 12 000 ans avant notre ère, bien qu'elles aient été niées, supprimées ou tournées en ridicule. Le géographe américain George F. Carter a inventorié des témoignages sous formes d'outils, de foyers et d'autres vestiges de la vie humaine, remontant entre 100 000 et 200 000 ans. Cette photo représente des falaises sur l'île de Santa Rosa, au large de la Californie. Laèche (en haut à gauche) indique quelqu'un situé sur le niveau d'il y a 12 500 ans. Au niveau inférieur, écrit Carter, « il y a des traces de foyers et, dans des grandes fosses, des restes d'éléphants calcinés et rôtis. Un de ces foyers date

Une fois que l'on commence à examiner les preuves de l'existence de civilisations et des cultures maritimes bien avant la Mésopotamie, de l'antériorité de l'astronomie et des voyages maritimes sur le développement des civilisations fluviales, et du début à peine récent des découvertes des vestiges de ces cultures maritimes sous la mer au large de l'Inde, des Antilles et d'ailleurs, la théorie des origines sibériennes est sérieusement remise en question.

Si la culture maritime et les voyages océaniques remontent à 10 000, 40 000, voire 100 000 ans, aucune partie du monde n'a échappé à la colonisation, au commerce, ou aux échanges culturels importants. Cela remet en question le concept raciste même d'« indigène » par rapport aux arrivées plus récentes.

Pourquoi est-ce si important ? Parce qu'il s'agit d'une question d'identité. Qui suis-je ? D'où sommes-nous venus ? Qu'est-ce qu'un être humain ? D'où viennent nos cultures ? Que reste-t-il du passé ?

Sommes-nous un produit de la

race, du sang et du sol, ou plutôt un processus multicouches des flux et reflux des renaissances culturelles et des migrations, aussi bien que des catastrophes humaines et naturelles ? Comme trait secondaire de cela, il y a l'idée orthodoxe encore admise que les civilisations ont eu leurs origines dans les berceaux de quelques vallées comme celle du Nil, du Tigre, de l'Euphrate, de l'Indus ou du fleuve Bleu.

Dans tous ces cas, on a la preuve que ces « berceaux de la civilisation » ont résulté de civilisations maritimes plus étendues et plus anciennes, qui ont grandi et chu, en conjonction avec d'autres migrations et échanges culturels continentaux. Ce qui montre une origine de la civilisation beaucoup plus précoce et beaucoup plus complexe que l'idée des « berceaux » d'il y a 5 000 à 7 000 ans. Si l'on remet en question les origines exclusivement sibériennes des Précolombiens, on remet aussi en cause l'orthodoxie de la théorie des « berceaux de la civilisation ».

En effet, on conteste là la racine

↳ même de notre identité historique pour les âges anciens. Si l'on veut contrôler la notion de « moi et nous » aussi bien que celle de « eux », il est alors très utile d'induire une identité basée sur la race, le sang et le sol, en tant que déterminant de la civilisation et de la culture.

La véracité des origines de l'homme est subordonnée à la nécessité d'une mythologie qui engendre l'identité. Tout le concept « d'Indien d'Amérique » est une identité raciste et mythologique ayant pour but de justifier un empire anglo-américain. C'est afin de promouvoir de telles mythologies en tant que science que l'on a créé l'anthropologie. Il est regrettable que cela court encore aujourd'hui, dans la crise de civilisation la plus dangereuse.

Les jeunes Indiens

Les Etats-Unis des Pères fondateurs étaient imprégnés de la culture classique autant de la Grèce ancienne que de la Renaissance européenne. Ils se considéraient en termes d'histoire mondiale, convaincus qu'en créant cette république ils établissaient un moyen de libérer le monde de la domination des oligarchies féodales et financières qui, d'une façon ou d'une autre, asservissaient 95 % de la population à une condition animale. C'est afin d'attaquer cette culture des fondateurs que fut lancé un mouvement romantique en Europe. Les œuvres d'auteurs comme Sir Walter Scott, qui vouent une admiration pour un passé barbare féodal et prônent le renouveau de celui-ci, constituent la meilleure représentation, pour la langue anglaise, de ce courant. Richard Wagner, qui a promu un passé similaire de mythes et légendes teutoniques qui devinrent le substrat culturel du Reich hitlérien, est un autre exemple, cette fois pour la langue allemande.

Parce qu'il n'y avait pas de tels précédents en Amérique, l'Indien fut d'abord choisi comme premier mythe quand se répandit le mouvement romantique et, par la suite, le cow-boy. Lewis Henry Morgan fut impliqué dans cette opération au milieu des années 1840.

En 1845, Morgan écrivit à William F. Stone, un éminent spécialiste britannique des Indiens, qui avait rédigé

The Life and Times of Red Jacket [« Vie et faits de Tunique Rouge »] (un chef iroquois) : « *Nous avons besoin, dans notre république, d'un Ordre indien. Un tel Ordre aurait un champ romanesque vaste de recherche littéraire, l'âge romantique du monde occidental. La vie indienne implique un matériau amplement suffisant pour la philosophie, la poésie [...] et les générations éloignées devraient revenir à l'Age indien en ce qui concerne les balbutiements, les vestiges et l'épopée de l'Amérique. La nature et l'objet de notre Ordre doivent être, bien entendu, connus de nous seuls.* »³

Du point de vue de Morgan, le récit romanesque des Indiens doit être préservé de la contamination par tout ce qui leur apporterait le progrès économique. Sous le premier mandat du président Lincoln, une cabale ayant pour but de mettre Morgan à la tête du bureau des Affaires indiennes échoua. Pendant que ce Bureau, à cette époque, s'embourbait dans les scandales de corruption, Morgan fit campagne pour réformer le Bureau et suggéra à Lincoln les propositions suivantes, dans cette lettre du 3 décembre 1862 :

« 1. *Mise du Bureau sous la tutelle du département de la Guerre.*

« 2. *Arrêt des crédits budgétaires affectés aux programmes agricoles de l'Ouest pour les Indiens, qui interférait avec les modes de vie indigènes, de façon à ce que les Indiens des plaines soient bergers et pas cultivateurs.*

« 3. *Réunion de tous les Indiens en deux endroits, un dans l'Ouest, l'autre, à l'Est, dans l'Etat de New York.*

« 4. *Institution d'un contrôle strict des contacts entre les Indiens et le monde extérieur par des missionnaires attitrés, et interdiction de la circulation monétaire parmi les Indiens.*

« 5. *Promotion d'un artisanat indigène ayant pour but une reconnaissance romantique de la race indienne et de son héritage.* »⁴

Ce n'est pas une coïncidence si, aujourd'hui, bien trop de gens pensant connaître les cultures du tiers monde adoptent un point de vue identique. Ainsi, on croit que la préservation des populations du tiers monde dans leur pureté culturelle est préférable à leur possibilité d'accéder à l'industrialisation. Il s'agit d'une forme de romantisme, pour lequel les travaux de Morgan concernant les Indiens n'étaient que précurseurs.

Ces travaux combinent les re-

présentations autant racistes que romantiques des Indiens. Il ne s'agit pas d'un paradoxe. La culture romantique rejette la science et la véracité au profit du charme des apparences, de la déification des différences et de l'arbitraire. Parallèlement au romantisme de l'Indien est érigé celui du cow-boy.

Les cow-boys étaient en réalité des criminels envoyés vers l'Ouest pour éviter à l'Etat les frais de leur détention. Plus tard, les soldats confédérés devenus hors-la-loi se déplacèrent vers l'Ouest après la guerre de Sécession pour devenir cow-boys. Aujourd'hui, l'identité synthétique, anti-intellectuelle et romantique du cow-boy abruti est devenue très populaire. Ceci, ainsi que la conception de l'héritage indien, en même temps que le thème de la « cause perdue » de la Confédération, constituent les principaux produits américains d'un mouvement romantique lancé en Europe afin de détruire l'identité créatrice et prométhéenne de l'Amérique et la culture classique des Pères fondateurs.

Nature humaine, esclavage et « environnementalisme »

Au cœur même de l'anthropologie se trouve la question : qu'est-ce qu'un être humain ?

Qu'est-ce qui rend les hommes différents des animaux ? Pourquoi les êtres humains sont-ils capables, grâce à la science et à la culture, d'atteindre sur cette planète une population de plus de 6 milliards d'individus ? Pendant les années 1860, il y eut un débat plus profondément philosophique et politique sur cette question, pas seulement au sujet de l'esclavage lui-même, mais aussi sur un aspect sous-jacent plus profond : quelle est la nature essentielle de l'homme ?

S'il n'y a pas de différences fondamentales entre l'espèce humaine et les espèces animales, et considérant les différences entre les aptitudes et les comportements animaux comme innés (on dirait aujourd'hui génétiques), alors on peut aussi considérer comme innés ou génétiques des différences de ce genre entre les humains et les groupes sociaux (les

sociétés).

On ne peut pas dire qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre l'homme et l'animal sans non plus persister dans une vision raciste de la causalité des différences entre les individus et les sociétés. Le refus de considérer la distinction absolue entre les humains et les animaux fournit la matrice axiomatique plus profonde d'une vision du monde raciste.

Cette représentation justifiera toujours la soumission d'un peuple par un autre sur la base de la différence de leurs traits respectifs.

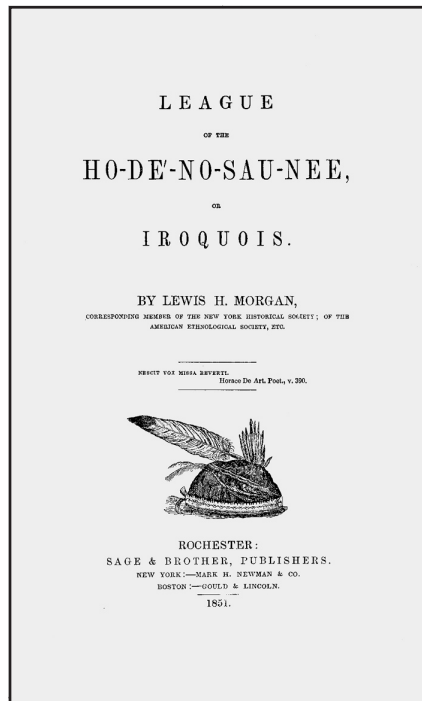
La base philosophique de cette conception est ancrée dans la tradition empiriste et positiviste qui est devenue dominante aux Temps modernes. On peut dire que l'anthropologie culturelle est un des sous-produits de cette tradition. La tradition empiriste et logico-positiviste ne peut pas faire de distinction entre les produits créateurs de l'esprit et les instincts des brutes. Le président Lincoln aborda cette question sérieuse dans un discours électoral de 1860, *Des découvertes et des inventions* : « Toute création est une mine, et chaque Homme un mineur. La Terre entière, ainsi que tout ce qu'il y a dedans et dessus, y compris lui-même, dans sa nature physique, morale et intellectuelle, et dans ses cordes sensibles, sont les infiniment nombreux exemples pour lesquels l'Homme, depuis le premier, a fait émerger sa destinée. Au début, la mine n'était pas creusée, le mineur était nu, et, par-dessus tout, sans connaissances. Les poissons, les oiseaux, les animaux et les bêtes rampantes ne sont pas des mineurs, mais plutôt des mangeurs et des hébergés.

« Les castors construisent des maisons, mais ils ne les construisent aucunement de façon différente, ou meilleure, qu'ils ne le faisaient il y a cinq mille ans.

« Les fourmis et les abeilles se procurent de la nourriture pour l'hiver, mais exactement de la même façon que lorsque Salomon les donnait en exemple aux fainéants, en tant que modèles de prudence. L'Homme n'est pas le seul animal qui peine, mais c'est le seul qui améliore son métier.

« Cette amélioration, il l'opère grâce aux Découvertes et aux Inventions. »⁵

Lewis Henry Morgan ne se contenta pas d'entrer dans le débat du



« Cette grande passion qu'a l'homme civilisé n'a jamais effleuré l'esprit indien », écrit Morgandans son livre glorifiant la vie communautaire des Iroquois, « La société des Ho-De-No-Sau-Nee ».

point de vue opposé : il chercha à élever les animaux à un statut égal avec l'homme. Il passa chaque été de 1855 à 1868 à étudier les castors au nord du Michigan. Son livre, *The American Beaver* [« Le castor américain »], cherche à prouver que les animaux possèdent toutes les facultés des hommes, mais à un degré moindre. Morgan accuse ceux qui partagent le point de vue de Lincoln d'être coupables d'égoïsme erroné et anthropocentriste. Il affirme qu'ils ont créé une fraude à propos des races animales, en considérant les animaux comme instinctifs, plutôt que possédant un esprit comme les êtres humains, mais à un moindre degré.

Morgan répondit à l'idée exprimée par Lincoln, en affirmant que le manque d'amélioration matérielle, pour les générations successives d'animaux, est le résultat du fait que les bêtes « n'exigent généralement pas de moyens artificiels pour promouvoir leur bonheur, ni n'ont le principe grégaire dans la même mesure que chez l'homme. [...] Une échelle de l'intelligence depuis l'homme jusqu'à

l'animal le plus inférieur apparaît résulter aussi naturellement que celle de l'intelligence parmi les hommes, fondée sur leurs caractéristiques différentes. [...] Le même principe intellectuel s'étend pour tous les êtres animés, créés par Dieu et selon de telles mesures, sur différentes espèces, comme cela apparaît dans ce qui est requis par Sa sagesse pour la destinée et le bonheur de chacun. »⁶

Plus tard, à la fin des années 1870, Lewis Henry Morgan succéda à Sylvester Morse à la présidence de l'American Association for the Advancement of Science. Grâce à ce poste, Morgan joua un rôle majeur dans le lancement de ce qui deviendra plus tard les mouvements conservationniste et environnementaliste. Morgan concevait la préservation de l'environnement de la même façon qu'il avait conçu la préservation des Indiens.

Le Newton des sciences sociales

En 1871, Lewis Henry Morgan publia un volumineux ouvrage intitulé *Systems of Consanguinity*, [« Systèmes de consanguinité »]. C'était le résultat de plus de dix ans d'études de questionnaires renvoyés par des missionnaires ou d'autres personnes travaillant avec Morgan, sur la manière dont les divers peuples désignent leur parenté et sur les règles qui la régissent : avec qui se marier, avec qui ne pas se marier, etc. Ce sont ces travaux sur la parenté qui sont aujourd'hui les thèmes habituels de l'anthropologie culturelle.

Au départ, Morgan n'avait pas trouvé le moyen de créer une théorie générale évolutionniste à partir de ces données, comme il avait d'abord espéré. Originellement, il devait utiliser ces données pour prouver que les Amérindiens avaient migré en passant par la Sibérie et l'Alaska. Il pensait qu'il serait évident que les schémas de désignation de la parenté par leurs descendants seraient communs à ceux des groupes de peuples d'Europe et d'ailleurs. Cela fut prouvé impossible et Morgan passa huit ans à refaire sa copie et à essayer de saisir la signification des données.

Finalement, son conseiller spi-

rituel, le révérend Joshua McIlvanie, professeur d'anthropologie à Princeton, utilisa des citations d'Aristote pour convaincre Morgan d'adopter le point de vue évolutionniste de John McLennan et de Sir John Lubbock, deux Britanniques inspirés par les idées de Thomas Malthus, Charles Darwin et Thomas Huxley. Le modèle de base de McLennan et Lubbock, qu'adopta Morgan (malgré une grande querelle avec McLennan sur quelques aspects) est le suivant : la pénurie de nourriture à l'aube de l'humanité a mené à l'infanticide des enfants de sexe féminin. Celui-ci a conduit, à son tour, à la rareté des femmes et à une lutte pour la capture de celles-ci, ce qui a ensuite mené à une polyandrie, où les femmes étaient partagées par une famille de frères.

Ensuite, ce schéma maintient le fait que, d'une façon ou d'une autre, il y a eu une amélioration révolutionnaire qui a conduit à la formation de patriarcat basé sur la polygamie, comme dans l'Ancien Testament. Il s'ensuivit une autre révolution, qui a mené à la monogamie et à la transmission patrilinéaire de la propriété, ces deux derniers laissant le pas aux relations patrimoniales modernes, base même du... capitalisme !

A ce modèle, Morgan, dans un autre ouvrage intitulé *Ancient Society* [« La Société archaïque »], ajouta l'étape finale de ce développement : l'apparition d'une sorte de socialisme dans lequel les relations patrimoniales communautaires émergent à nouveau, avec peut-être une nouvelle sorte de partage des femmes.⁷ Cela a beaucoup séduit le principal collaborateur de Karl Marx, Friedrich Engels, qui écrivit un livre basé sur les travaux de Morgan intitulé *Origins of Family, Private Property, and the State in Light of Researches of L. H. Morgan* [« L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat »].

Morgan, après la publication de *Systems of Consanguinity* en 1871, fit une tournée très en vue en Europe. Il y rencontra Charles Darwin, Thomas Huxley et Herbert Spencer, et fut salué comme le Newton des sciences sociales. Non seulement Engels s'inspira de Morgan, mais de plus Daniel DeLeon, dirigeant de Parti socialiste américain, utilisa *Ancient Society* comme bible politique.

L'archéologie du Nouveau monde, ou la maison de Montezuma

Au XIX^e siècle, il y avait beaucoup d'intérêt pour ce qu'étaient les civilisations américaines avant Colomb. Les chroniques des premiers explorateurs espagnols, qui décrivent de grands centres urbains aussi bien en Mésoamérique que dans les Andes, sont en cela de première importance. L'historien Hubert Bancroft, figure influente qui écrivit des histoires populaires sur les indigènes des Amériques, a beaucoup utilisé ces récits des Espagnols. Henry Adams écrivit à Lewis Henry Morgan que le fait de donner crédit à ces chroniqueurs était embarrassant pour le monde de la recherche et que l'on devait faire quelque chose à ce sujet.⁸ Morgan décida de mener une campagne contre la référence à ces chroniqueurs par Bancroft, arguant que ces premiers explorateurs espagnols avaient exagéré afin d'impressionner la Cour d'Espagne.

Morgan affirma que toutes les races aborigènes du continent appartenaient à une caste familiale, et que Montezuma était l'un des nombreux *sachems* (chefs).⁹ Dans l'article de Morgan « La maison de Montezuma », il essaie de prouver que les Aztèques, aussi bien que les autres, n'étaient pas différents dans leur développement élémentaire que les indigènes qu'on peut rencontrer aux Etats-Unis. Afin d'obtenir de l'aide sur ce point et d'obtenir le contrôle de l'archéologie du Nouveau monde, Morgan recruta un jeune émigré suisse, Adolph Bandelier, qu'il rencontra en 1873.

Avant cela, en tant qu'étudiant à l'université de Berne, Bandelier avait été influencé par les réseaux d'Alexandre de Humboldt, au point d'étudier l'histoire de l'Ibéro-Amérique et de maîtriser les langues indigènes. Réalisant que Bandelier avait la capacité et les connaissances, Morgan chercha à prouver, grâce à lui, le caractère primitif éternel des indigènes des Amériques. Bien que Bandelier eût le plus grand respect pour Morgan, il ne pouvait pas être d'accord avec la notion selon laquelle la civilisation n'a jamais existé dans le Nouveau Monde avant l'arrivée des Européens.

Pendant six ans, Bandelier correspondit avec Morgan et espéra obtenir comme récompense une reconnais-

sance par le Peabody Museum et la publication de ses travaux.¹⁰ Il douta beaucoup des thèses de Morgan, mais essayant d'échapper aux circonstances de son existence médiocre, il se rallia petit à petit à ses conceptions. Par la suite, de nombreuses portes se sont ouvertes devant lui, lui permettant, pour les trente-cinq années suivantes, de poursuivre des travaux archéologiques au Nouveau-Mexique, au Mexique et au Pérou. Pendant cette période, il resta fidèle aux points de vue de Morgan et minimisa le niveau de développement des Précolombiens.¹¹

De Lewis Henry Morgan à Margaret Mead

La route qui relie Lewis Morgan aux anthropologues culturels bien connus d'aujourd'hui est presque une ligne droite. Le collaborateur le plus important de Morgan à la fin de sa vie fut Frederick Ward Putnam. Ce dernier était le conservateur du Peabody Museum de 1874 à 1909. Ce musée avait pu voir le jour grâce à la fortune de la famille Peabody, bâtie au départ grâce au trafic d'opium, en collaboration avec la Compagnie britannique des Indes orientales. Le membre fondateur de cette fortune s'installa ensuite à Londres et, après sa mort, Junius Morgan [aucun lien de parenté avec Lewis Henry - *NdT.*], son associé, devint son seul héritier. Junius Morgan n'est nul autre que le père du financier J.P. Morgan.

Dans la dernière décennie de la vie de Lewis Henry Morgan, Frederick Ward Putnam séjourna au moins un mois par an chez Morgan et fut son correspondant le plus régulier. De 1873 à 1898, Putnam fut aussi secrétaire permanent de l'American Association for the Advancement of Science, dont Morgan devint ensuite président.

A la fin du XIX^e siècle, Putnam réussit à fonder à l'université d'Harvard le premier département d'anthropologie aux Etats-Unis. A cette époque, l'anthropologie n'était pas considérée comme une science rigoureuse et il y avait beaucoup d'opposition à sa reconnaissance en tant que discipline universitaire. Plus tard, au début du XX^e siècle, Putnam put fonder un département d'ethnologie à l'American Museum of Natural History de New

York.

Ce n'est pas une coïncidence si l'American Museum of Natural History est également l'une des principales institutions des Etats-Unis à promouvoir la science raciste de l'eugénisme. C'est à partir de ce musée que fut fondée, avec l'aide de Putnam, une chaire d'anthropologie à l'université de Columbia. Putnam recruta personnellement pour ce poste un physicien allemand, Franz Boas (1858-1942). C'est Boas qui fut le professeur de Margaret Mead, Ruth Benedict, Melville J. Herskovits, Alfred Kroeber et d'autres célèbres anthropologues.

Boas est celui qui a introduit une des idées les plus importantes de l'anthropologie culturelle : le relativisme. Brièvement, il s'agit de l'idée selon laquelle un anthropologue ne peut pas juger une culture comme étant bonne ou mauvaise, ni plus développée ou moins développée. Chaque culture, selon le relativisme culturel, a ses propres particularités et ne peut pas être jugée du point de vue seul de la culture.

Par conséquent, si une société pratique le cannibalisme et l'infanticide, c'est bon pour elle et l'anthropologue n'a pas le droit de considérer ces pratiques comme mauvaises ou barbares, parce qu'elles appartiennent à des cultures différentes. Cette idée, tout en semblant être une exception au racisme plus franc de Lewis Henry Morgan, n'est rien d'autre qu'un concept raciste, car il rabaisse les individus appartenant à une culture au statut de sujets de différents parcs à thème dans un grand zoo. Plus on peut étudier de parcs à thèmes, avant qu'ils ne deviennent économiquement et culturellement contaminés par la civilisation mondiale, plus nous sommes censés apprendre ce qui est humain. Pourtant, ces cultures primitives qui sont étudiées et si souvent romancées ne sont généralement que des fragments ou des vestiges de civilisations plus vastes qui se sont effondrées.

En vérité, il n'y a rien qu'on puisse appeler « cultures primitives ». Il s'agit d'une conception raciste. Si une société semble être primitive, c'est parce qu'elle a perdu la plus grande partie de la culture à laquelle elle appartient. Quelle que soit la culture que l'on découvre et que l'on considère



Margaret Mead, adepte du relativisme culturel, devant une statue de l'île de Pâques.

comme primitive, celle-ci est plutôt le fragment d'une fenêtre qui donne sur le passé d'une civilisation plus développée ou d'un groupe influencé par une telle civilisation, ou qui est entré en contact avec celle-ci. Le plus grand dégât causé par l'anthropologie culturelle moderne a été de séparer l'étude de l'histoire d'un peuple de l'étude de ce peuple.

C'est là où racisme et romantisme convergent. Le fait qu'une histoire écrite ou orale d'un tel peuple n'existe pas, ou qu'il n'existe aucune connaissance de cette histoire, ne signifie pas que cette société n'a pas d'histoire.

Pendant des années, la championne du relativisme culturel, Margaret Mead, travailla pour l'armée américaine en entraînant des forces spéciales à la contre-insurrection culturelle. Le plus grand projet réalisé par Mead n'a pas été son célèbre livre *Coming of Age in Samoa* [« Le passage à l'âge adulte aux Samoa »], dans lequel elle affirme avoir découvert la fameuse pratique de la promiscuité sexuelle prémaritale : cette découverte est d'autant remarquable qu'aucun Samoan ne savait

que cette pratique existait ! Tous les ethnologues suivants ont pu seulement vérifier que la société samoane faisait partie des plus strictes et des plus puritaines sur ces questions. Au contraire, les travaux de Mead qui ont eu le plus d'influence ont été réalisés avec son mari d'alors, le psychologue Gregory Bateson, et ont permis de contribuer au plus grand mouvement de contre-insurrection culturelle de tous les temps : la contre-culture rock-drogue-sexe. L'idée de Mead était de voir émerger une génération entière sans aucun lien historique avec l'histoire et la culture universelles et multi-géographiques vastes de leurs parents et grands-parents.

Grâce à cette contre-culture, l'individu serait essentiellement conduit à appréhender son identité par des sentiments existentiels et émotionnels, et non par l'histoire. L'intention était de créer une nouvelle espèce de sauvage, qui ne vivrait qu'au jour le jour, sans avenir. Sans

doute nous pouvons dire que notre culture *no future* actuelle est, en partie, modelée par l'anthropologie culturelle. On pourrait aussi dire la même chose de ce que nous pensons de nous-mêmes en tant qu'humains. Ainsi, il y a beaucoup de nous dans les racines racistes de l'anthropologie culturelle. ■

Notes

1. Voir le livre d'Anton Chaitkin's *Treason in America*, Washington, D.C. : Executive Intelligence Review, 1998.
2. Lewis Henry Morgan, 1922, *League of the Ho-De-No-Sau-Nee, or Iroquois*, New York : Dodd and Mead, p. 54.
3. Bernhard J. Stern, 1931, *Lewis Henry Morgan, Social Evolutionist*, Chicago : University of Chicago Press, pp. 13-14.
4. Carl Resek, 1960, *Lewis Henry Morgan, American Scholar*, Chicago : University of Chicago Press, p. 83; pp. 144-45.
5. W. Allen Salisbury, 1978, *The Civil War and the American System*, New York : Campaigner Publications, Inc.), p. 217.
6. Stern (Note 3), p. 101.
7. Stern (Note 3), p. 92.
8. Lewis Henry Morgan, 1877, *Ancient Society*, New York : H. Holt & Co., pp. 488-499.
9. Stern (Note 3), p. 115.
10. Leslie A. White, 1940, *The Banelier-Morgan Letters, 1873-1883. Pioneers of American Anthropology*, Vol. 1 et 2, p. 1.
11. Stern (Note 3), pp. 109-112.